**UN SEUL SOUHAIT** (sujet 3)

Je courais dans les rues de Paris, sans prêter attention aux cris outrés des passants que je heurtais dans ma hâte. Le ciel gris et les nuages qui recouvraient le soleil ne rendaient pas grâce à la beauté de la ville, ils mais reflétaient à la perfection mon état d’esprit de ces derniers jours. Je travaillais d’arrache-pied comme secrétaire chez un avocat pour subvenir à mes besoins, et, comme si cela ne suffisait pas, j’avais décidé de me lancer dans la recherche du “Tam Tam Club”, y occupant tout mon temps libre. Evidemment, je ne recherchais pas ce club sans raison : j’aimais à croire que j’y trouverais ma mère. J’avais donc consacré bon nombre d’heures à interroger les habitants de la capitale qui auraient pu détenir des informations à son propos. J’avais fini par rencontrer un vieillard, apparemment un ancien habitué, qui m’avais fourni une adresse plutôt approximative du club. C’est là-bas que je me rendais.

Après environ un quart d’heure de course, j’arrivai au coin du Boulevard Descartes, indiqué par le vieil homme, et distinguai une enseigne légèrement défraîchie. Sans avoir jamais vu cet endroit, je me sentis soudain attirée, je ressentais un besoin irrépressible d’y aller. N’ayant ni la force ni l’envie de lutter contre moi-même et pour satisfaire mon insatiable curiosité, je me dirigeai rapidement vers l’enseigne. Lorsque j’arrivai devant, je me figeai, interloquée. Des lettres lumineuses à moitié décrochées formaient les mots “Tam Tam Club”. Ce club que j’avais si longtemps cherché se trouvait juste devant moi. Afin d’être sûre de ne m’être pas fourvoyée, je sortis de la poche de mon manteau la photo du club appartenant à ma mère, retrouvée quelques mois auparavant dans une enveloppe, et accompagnée de ces quelques mots : “Tu me retrouveras là-bas.”. À mon plus grand bonheur, l’édifice devant lequel je me trouvais ressemblait en tous points à celui de la photo. Ébranlée, je lâchai l’image, qui tomba doucement sur le sol. J’étais si obnubilée par le club que j’en oubliai de la ramasser. Malgré la porte fermée et l’affiche sur cette dernière annonçant la fermeture définitive du club, j’entrai discrètement par la seule porte pas encore condamnée, située sur le côté.

L’intérieur était poussiéreux et en grande partie détruit. Des débris, probablement ce qu’il restait des tables et des chaises, jonchaient le sol, cachant en grande partie les carreaux blancs jaunis par le temps. Les murs avaient été cassés, à l’instar des portes, dont quelques morceaux gisaient à terre comme les vestiges d’une explosion. Le bar était certainement le meuble qui avait le plus souffert. À l’endroit où je supposais qu’il s’était tenu, on pouvait seulement voir une poudre noire que j’identifiai comme des cendres. L’unique endroit de la pièce qui semblait avoir été épargné par les flammes et les ouvriers était un coin sombre dans lequel se trouvait une porte des plus banales. En bois, sans moulures ni couleurs, elle respirait la simplicité. Elle n’était encombrée que par une petite ardoise sur laquelle on pouvait lire : “Quel est ton vœu le plus cher ?” J’attrapai la craie posée sur son rebord et répondit à la question de mon écriture la plus soignée. Quand j’eus fini, je vis un rai de lumière filtrer en dessous de la porte. J’inspirai profondément, fermai les yeux et ouvris la porte.

Lorsque je soulevai les paupières, j’étais sur le seuil de ma chambre d’enfant. Ma mère se trouvait sur mon lit, exactement comme dans mes rares souvenirs, quoique peut-être légèrement plus pâle. Elle arborait un sourire, qui, malheureusement, n’atteignait pas ses yeux vides. Je tentai de lui parler mais ma bouche ne voulait produire aucun son, elle semblait dotée d’une vie propre. Ma mère se leva sans bruit, pareille à un fantôme, et désigna mon vieux bureau de la main. Je m’approchai lentement, appréhendant ce que j’allais y trouver.

Dessus, se trouvait un petit morceau de papier. Je lançai un regard en direction de ma mère, la peur au ventre. D’un signe de tête, elle m’encouragea à le lire. L’écriture était soignée, on pouvait y déchiffrer quatre mots écrits à l’encre noire : “Tu devras vivre seule”. J’eus l’impression qu’on me transperçait de toutes parts, les larmes me montèrent aux yeux et, alors que je reposais l’objet de mon malheur, je sentis quelqu’un m’enlacer. Je rendis son étreinte à ma mère. Au bout de quelques minutes, j’ouvris les yeux, jusque-là fermés, et vis ma mère disparaitre peu à peu. Lorsqu’elle ne fut plus là, je m’écroulai, tout mon corps secoué par des sanglots. Je pleurais tant que je finis par m’endormir, à même le sol, le cœur meurtri et l’âme peinée.

Je me réveillai en sursaut. J’étais assise, adossée à un mur sur le Boulevard Descartes. Désorientée, je regardais autour de moi en essayant de me remémorer tout ce qu’il s’était passé. Quand ma mémoire fut entièrement recouvrée, j’entrepris de retourner voir le Tam Tam Club une dernière fois, comme pour lui dire au revoir. J’arrivais à l’endroit où se tenait le club quelques heures auparavant mais il n’y était plus. À la place, je voyais un simple restaurant. Je questionnai quelques passants mais tous m’assurèrent que le Tam Tam Club avait été détruit et remplacé trois ans plus tôt. Désorientée, je regardai le sol. Par terre, se trouvait la photo de ma mère devant le club. Elle n’était même pas abimée. C’était la seule et unique chose qui prouvait que je n’étais pas folle à lier. Je m’en emparai, puis, ne sachant que faire, poussai un cri déchirant, sans savoir si c’était de douleur ou de joie. Des larmes salées coulaient sur mes joues et se mélangeaient à la pluie qui commençait à tomber. Je pouvais enfin exprimer toute ma tristesse jusque-là contenue. Quelques personnes, croyant que j’avais perdu la raison, avaient prévenu la police qui arriva à bord d’une voiture noire, déterminée à m’emmener. Je montai dans la voiture, le cœur étrangement léger. Je repensai à l’ardoise, soulagé d’avoir enfin réalisé mon vœu le plus cher.